



I



Les Chinois... deux éléments de ville.

Pour voir ça, les curieux sortirent de leur souk avec des yeux en billes et le clapet ouvert. Des moutards couraient le long du cortège en gueulant les Chinacos ! les Chinacos ! aux fenêtres se tendirent des cous, cous d'infirmes ou de vieilles filles paralysées à qui leur virginité physiologique ne permettait que les spectacles qui s'offraient. Les tram-rapports la fille asiatique et ses occupants, nombreux et serrés, interprétaient les événements en des langues diverses mais toujours facultatives.

Le jeune Lehoucq s'arrêtait sur le bord du trottoir. Il fallait bien profiter de la guerre, de l'exotisme et de l'exotisme à domicile qu'elle accordait à ses contemporains.

Derrière les deux flics moustachus sans pudeur, marchaient primo deux chinois aux attributions purement normales, secundo un chinois porteur d'un parasol jaune, tertio un chinois porteur d'un objet également jaune représentable uniquement par le plastique, quatero un chinois porteur d'un parapluie chinois pourvu de tentes ses lances, quinto un chinois porteur d'un parapluie également blanc dans les mêmes conditions, sexto un chinois frappant sur une plaque de fer, septio un contorsionniste chinois habillé de jaune et pourvu d'une barbe postiche, octavo un chinois également vêtu de jaune titubant l'une contre l'autre deux longues lattes de bois, nono un chinois porteur d'un objet qui pour la population



européenne présente ne pouvait faire figure que de can-
ne à pêche et decimo une centaine de chinois parmi les-
quels se trouvaient des porteurs de petits drapeaux
français.

La population européenne présente, ~~asteure~~ composée
pour la majeure partie d'autochtones et pour le reste
de belges à trois ou quatre exceptions près dont la
plus remarquable, aux yeux de Bernard Lehameau tout au
moins, était une jeune et blonde, naturellement, anglai-
se, en uniforme de W.A.A.C., la population européenne
présente, femmes, permissionnaires, embusqués, vieil-
lards, infirmes et enfants, la population européenne
en son entier à trois ou quatre exceptions près dont
~~BERNARD LEHAMEAU~~ Lehameau et la whack, que Bernard
trouva jolie, plus même qu'aucune femme jusqu'alors
rencontrée par lui, il allait sur ses dix-huit ans,
plus même que sa tante Thérèse, la population européen-
ne, elle ne se tenait plus de joie, de cette exhibi-
tion asiatique. Y avait des rigolos sur la terre. Et
pour aimer le jaune tellement que ça fallaient qu'ils
soient tous cocus. Ah ces chinois, plus marants que
les kabyles pas marants à cause de leurs couteaux,
plus marants que les hindous pas marants puisque tous
militaires, plus marants que les nègres, pourtant ils
sont marants les nègres.

Arrivés sur la place Thiers, les Chinois formèrent
un cercle autour duquel s'agglutina la population eu-
ropéenne et à l'intérieur duquel se développèrent des



pantomimes. Bernard, qui parmi les spectateurs avait élu sa voisine, sympathisait avec la gravité de son visage. Sa voisine, sentant le poids de son regard, se détourna, l'examina rapidement, puis revint attentive au spectacle. La foule riait; des chinois et de leur simplicité.

- Zey lâffe, dit Bernard, ^{bicose} zey are stioupide.
La jeune whack
~~XXXXXXXXXX~~ ne répondait pas, Il ajouta :

- Zey lâffe, bicose zey dou nott underrstande.

Comme il crut la voir légèrement sourire, il reprit :

- Aie layeke you, bicose you dou nott lâffe.

Les Chinois se mirent à chanter, on dirait des chats à qui on tire la queue, disaient les uns, c'est l'air du roi de Siam, disaient les autres, parceque quand le petit roi de Siam était venu en France au concert, ce qu'il avait le mieux aimé c'était le premier air, quand les violons et autres instruments s'accordent, c'est des barbares tous ces gens là, puis ils, les Chinois, reformèrent leur cortège et s'en furent en laissant la population européenne à son hilarité.

Les remous de la dispersion placèrent missX et Bernard face à face, et Bernard, non encore découragé, lui dit :

- It ouaze véri inntérestigne. Arjou angrî bicose aie spike to you ?

Elle sourit et lui dit :

- Mais non, pas du tout.

- Tiens, vous parlez français?

- Pourquoi pas? Vous parlez bien anglais.

- Mais vous n'avez pas d'accent.





- Vous, vous en avez un, léger.

- Ne vous moquez pas de moi. L'anglais qu'on apprend dans les classes ne vaut pas cher, je sais bien.

- Enfin, vous vous débrouillez. Suffisamment pour accoster une femme dans la rue.

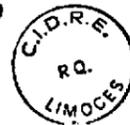
- Oh mademoiselle, ce n'était pas du tout mon intention. Mais je vous ai trouvée très sympathique, à la façon dont vous regardiez ce spectacle. Vous ^{vous} élevez à mes yeux à mille coudées au-dessus de tous ces imbéciles, mes compatriotes, qui ricanaient, comme des imbéciles.

- Je vous remercie du compliment, mais mille coudées au-dessus des imbéciles, ce n'est pas encore beaucoup. Je vois mon amie qui sort de ce magasin, la Boule d'or. Vous m'excusez? Je vais la rejoindre.

- Mademoiselle, mademoiselle. Il faudrait que je vous explique cela plus longuement, cette impression que vous avez faite sur moi. Nous ne pourrions pas nous revoir? Samedi par exemple? Vers quatre heures? Dernière le Jardin Saint-Roch?

Elle détourna la tête et s'en fut et ce n'est que lorsqu'il la vit de l'autre côté de la chaussée rejoindre son amie, une autre whack, que Bernard comprit, entendit sa réponse. Elle ~~avait~~ ^{accepte.} ~~accepté~~. La vanité l'envahit comme une marée de plomb. Il se sentit fixé au sol par le ~~plomb~~ fardeau de son succès. Puis le souvenir d'un beau regard évapora cette masse.

Ainsi ~~parra~~ déchiré entre la gloriole et la gloire, entre l'aventure et l'amour,





saucée grasse un morceau de pain et les plus très bien.

Les assiettes sont pleines, la fille est partie. Au cours d'une distraction, il ~~se lève~~ se lève, ouvre brusquement la porte. Mais derrière il n'y a que du sombre. Il se rassoit.

- Je te disais, ça va mal. Ça va même très mal. Les Allemands se lancent maintenant sur les Roumains, tu vas voir les pauvres Roumains; écrasés. Les Allemands vont les écraser; alors?

La bouche pleine et active lançait parfois loin de lui un morceau de nourriture, qui venait s'écraser sur la main, le nez ou l'assiette de Bernard assis en face de lui. Bernard écouvait discrètement.

- Il y a un an, je te disais, cette guerre durera encore au moins deux ou trois ans, on n'en voit pas la fin. ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~ Je te disais, sois courageux, tu iras à la guerre, tu verras ce que c'est. Maintenant je te dis, ça va mal, ça va très mal, et même, veux-tu que je te dise? Ta classe ne sera peut-être pas appelée.

Il se pencha vers lui et lui souffla dans les narines: "Nous serons battus avant."

Et il se rejeta ~~xxxxxxxx~~ contre le dossier de sa chaise. Il dit ce d'un air triomphant, comme s'il venait de faire une découverte. Il regardait son fils, inquisitivement. Mais celui-ci demeurait impassible.

- Tu crois, papa?

Au fait, peut-être ~~xxxxxxxx~~ Bernard ne s'étonnait-il pas parce que c'était là, avec des modifications minimes, le thème familial et favori des conversations paternelles.





Peut-être avait-il pris l'habitude de ces déclarations
non moins défaitistes que sensationnelles. S'en souvenait-il,
s'indignait-il, ~~se réjouissait-il~~, monsieur Lechateau, l'
ancien, l'ignorait. Il ~~se~~ inclinait tout de même plutôt
du côté de l'approbation et voyait volontiers en lui un
complice, en tout cas, ~~un individu~~ assez intelligent pour
ne point trahir au dehors des opinions dangereuses. Au
lycée, les dissertations filiales avaient été toujours
teintes du plus sanglant des jusqu'aboutismes.

La prudence de M. Lechateau n'était d'ailleurs pas
extrême. Chez le coiffeur, chaque jour, il ne se gênait
pas pour piller les copies de vulgarité trouvées par
lecteurs du Matin et autres journaux. Il s'amusait sur
les corridors à cinq étages de Berlin et rendait accepti-
vement insolent devant les histoires de pain caca, d'an-
fente aux noix coupées et de tartines de confitures né-
cessaires et suffisantes pour la capture d'un nombre pré-
cisément illimité de hoches. Bref et bref il se créait
lentement et sûrement une sale réputation. Et il était
fonctionnaire et ~~XXX~~ sa fonction de fonctionnaire lui per-
mettait de connaître des tas de choses que le vulgaire
troupeau n'aurait pu connaître sans l'écrit d'espionnage.
Et de plus il lisait les communiqués allemands dans le
Journal de Genève auquel il était abonné, ce qui lui per-
mettait de river leurs ~~blous~~ à par mal d'automates ré-
pétant et bêlant ~~l'inexacte~~ l'inexacte prose du communi-
cateur français. Il savait de combien des cents mètres les
troupes françaises ~~reculaient~~ lorsqu'elles reculaient
reculaient



et de combats de millions d'^{ar} archives les troupes nous-veu-
laient lorsqu'elles se mettaient en di'route.

Tout de même le vulgaire troupeau n'usait trop rien dire -
Dr. Lehanou c'est un personnage impatant et pas un héros
de guerre, un héros de la première heure ^{il est vrai} un héros de Char-
levi pour tout dire, mais un héros tout de même. C'était son
triomphe à lui d'être féministe, se dirait-on, voilà tout.
Cependant cependant, on trouverait qu'il allait un peu fort lorsqu'
qu'il allait racontant que les hostilités pourraient très bien
durer encore deux ou trois mois. D'accord peut-être, d'ailleurs, il
n'hésitait pas à parler de durée illimitée, de cris de canon
jusqu'à plus soif et du massacre matériel des populations d'occi-
dent, à moins que les Allemands ne réussissent pas à établir les
foudre la bombe, ce qui serait encore la meilleure solution
solution merite par des années de combats et d'engivernie. La
saine pensée que des patriotes d'outre-Rhin bien totés et cas-
ka pointés pourraient venir ~~.....~~ jusqu'en lan-
guedoc faire la leçon à ces fripons fripouilles de la troisième
république lui donnait d'appréhensibles chatouillements le long
de l'épine dorsale -

- Si je crois? Mais il y a une chance contre une. Com-
ment venir que la France gagne avec un pareil gouvernement?
Pauvre France -

Il s'avaient fini le rapport. Amélie s'avance ^{honteuse} pour
carré

- Qu'est-ce que vous avez fait ce matin?

La folie ne regardait pas Amélie, qui, avec sa fiak-
te' au front, s'imaginait toujours que ça y était; la vilaine



9
9
BJ
0/10/2

C.I.D.R.E.
R.O.
L.I. NGES

- Bourd nous a parlé du subconscient de l'inconscient -
- Des histoires de poche enroulé ca. - Schopenhauer Hart-
mann. Dire qu'en France suene, on vous boume enroulé naïve
- avec de petites courbes - La France est fournie par la
philosophie allemande.

Amie pourrait entendre ca. Si elle avait su qu'il y
avait eu un homme: Waputi, sûrement qu'elle aurait pu
~~entendre la deuxième symphonie~~ que jamais plus elle n'aurait
entendu la deuxième symphonie. Mais elle avait jamais entendu
parler de Haydn -

Il y avait des orages: peu de vent, des orages d'
Bogapue, un lac qu'il était pas en suene. Occupés à rechercher
leurs pères et fils ne partaient pas plus avoir de phi-
losophie.

Au café, Bernard alluma une cigarette. Il avait le droit
de fumer jusqu'il nait bientôt en suene. Théodore bouma
une pipe et de Sanda son journal de Genève pour ^{savoir} le com-
muni qu'allemand et entendre un autre son de cloche. Bernard
n'avait pas encore le droit de lire à table.

- C'est bien ce que je te disais. Les Roumains sont é-
trangers, et les Roumains sont incapables d'aller à leur secours.

Il jussitait. Quand il eut l'ampoule à l'eau, il vit que
Bernard était parti. Ainsi en était-il chaque jour -

- Il ne m'a pas dit qu'il avait vu les blinots. C'était
un spectacle curieux, propre à briser un jeuné esprit.



Il rêvait, fumant. Avait le dégoût sans respect, pour
 desservir. Il sortit, pour une ballade hygiénique et solitaire
 en attendant le bureau, les heures penchées sur les transports
 annoncés, les allées et venues de troupes Britanniques, un tra-
 vail sérieux et confidentiel. Il suivait un itinéraire assez
 fixe, point relâché cependant. Il admettait les détours, les
 crochets, les égarements même. Il marchait lentement, tant à
 cause de sa patte cassée que de son humeur mélancolique. Appuyé
 sur sa canne, il s'en allait à travers les rues désertes en su-
 vant sa bruyère d'un air philosophique. Il ne rencontrait jamais
 son fils qu'il ~~supposait~~ ^{préférait} pourtant vagabond; sans doute préférait-
 il les quartiers près du port et les banlieues où campaient les
 étrangers. A son jugement, l'adolescent devait être impressionné
 par ce grand remue-ménage qui rend la guerre si désagréable à
 ceux qui ne la font point. En tout cas ~~il~~ ^{il} n'en rencontrait jamais son fils.

Naturellement cet animal pensant de Lohameau profitait de
 ces promenades pour penser. Il pensait à la guerre par exemple,
 à celle qu'il avait faite et aussi à celle qui ^{continuait} ~~se poursuivait~~
 se faire. Il pensait à la France démocratique et amicalité, à la
 France où ~~les ouvriers~~ ^{l'on embrassait} ~~les quels avaient en suite~~ le culot de
 se payer des poulets le dimanche, à la France qui se ~~retrouve-~~
 rait peut-être appelée sur un canon à pointe. Il pensait à
 lui. Il pensait aussi à lui. Il pensait à sa mère à sa femme
 à son gosse. ^{tragiement} ~~sa~~ mère était morte et sa femme était ^{tragiement} ~~tragiement~~ morte et
 son père ne fois il végétait à la campagne au milieu d'un champ
 de picapouilles. Quant au gosse, il préparait son baccalauréat
 avant de filer avec sa classe vers des actions plus héroïques.

11
BIBLIOTHÈQUE
DIJON

~~Il ruminait, le jour des Chinois, jusqu'aux bornes de la ville et se retrouva près du fort de Tourneville près des fossés duquel la population venait entendre la canonnade du front tranchée jusque là par des phénomènes d'acoustique que seuls des journalistes ferrés en artillerie avaient été capables d'expliquer à l'ignorance des foules non mobilisées. Il regarda l'heure, et l'ayant vue en conclut qu'il devait prendre un train pour rentrer en ville. Il attendit. Il était seul près du signal vert. Sa deuxième pipe était éteinte. Il soupira; puis le tramway vint, qui était vide. Le bruit apaisa cette~~

gonflait ~~sa~~ solitude que ~~suivait~~ le ~~tramway~~ l'ayant. A la station suivante montèrent deux voyageurs. Ils étaient en face de Leherneux.

La petite fille devait avoir deux ans, le petit garçon six ans. Ils regardèrent puis se mirent à discuter tranquillement. Leherneux se disait, quelle ingratitude de laisser ainsi deux enfants se débrouiller seuls à travers une grande ville. Il regarda plus attentivement la petite fille et la jugea une proie pour un chat, avec ses cheveux de blonde, ses yeux plus bleus et beaux que ceux des poupées, sa bouche déjà dessinée pour les baisers, ^{après} ses mains, ses jambes surprenantement molles, ^{apercevant du soldat sur le trottoir} elle lui sourit. Leherneux sourit. Le petit garçon dit:

- Tiens, des canadiens.
- C'était une provocation.
- C'est des japonais, dit la petite fille. Ils ont des



12 19
B.U.
LIMOGES

dit.

- Non, c'est les conditions.
- Tu es sûr. Tu vois bien que c'est les conditions.
- C'est les conditions. Je le sais. C'est des conditions qui
- portent les juges et les juges. C'est des conditions.
- Tu es sûr. Si c'est des conditions c'est des conditions.
- ~~Il~~ tu peux pas parler de ça. Tu es une fille.

Ils se chamaillèrent quelques instants, puis le petit garçon sortit un badge de sa poche.



- Regarde s'il est rigolo.
- Oh un poireau.
- Je ne suis pas sûr qu'il s'appelle ce rigolo-là.
- Si c'est une fille. Un poireau. C'est pas un badge.
- Tu es sûr tu le vois.
- C'est une fille.

Ils recommencèrent à se chamailler. Le petit garçon intervint.

- C'est l'insigne des Welsh Guards, un régiment formé en 1916.

Les petits enfants se turent. Ils ~~se turent~~ avec calme, sans vouloir précéder le renseignement.

- On l'appelle le poireau rigolo, dit la petite fille.

Ils se levèrent. Sur la plate-forme, la petite fille se retourna et courut. Ils s'accablèrent. Le petit garçon les suivit des yeux. Le trainway s'écarta. Le petit garçon regarda ~~le trainway~~ s'éloigner. Tout voir qui ~~se turent~~ s'était creusé en lui.

14 14
BIB
DIJON

laissé reporter et lui avait accordé ce que dans son lycée Bernard appelait un rendez-vous.

Ils prirent la rue Frédéric-Bellanjer, luttant leur chacun contre le vent, sans parler, et arrivèrent boulevard Albert-Fremier. La mer secouait les galets en bavant et dans la rade deux ou trois navires scutillaient.

- C'est une vraie tempête, dit Bernard. Le baromètre est descendu à 729 millimètres.

Peut-être ~~xxix~~ ne s'intéressait-elle pas à la météorologie. Mais de quoi lui parler?

Elle regardait les bateaux flotter en désordre sur les vagues.

- Ce sont peut-être des transports.

- Mon père pourrait vous dire ça, dit Bernard qui ajouta avec suffisance: il pourrait même vous dire quelles sont les unités qui sont dessus.

Miss Needs ne ~~parut point~~ ^{frappée par les} ~~connaissances~~ connaissances spéciales de M. Théodore Lohmaru. Elle s'attristait sur les pauvres troupiers qui devaient avoir bien mal au coeur et que menaçait peut-être une torpille sous-marine. Elle parla avec indignation du bateau-hôpital coulé quelques jours auparavant à quelques milles du port.

- La guerre c'est la guerre, dit imprudemment Bernard à qui son père avait enseigné que puisque les anglais avaient leurs bateaux-hôpitaux les allemands avaient bien le droit de les descendre à fond de lance.

- La guerre c'est ~~xxx~~ la guerre, qu'est-ce que vous entendez par là? demanda sévèrement miss Needs.

- Je voulais dire que c'était terrible, dit Bernard.

C.I.D.R.E.
R.Q.
LILLE

- C'est effrayant, dit l'Anglaise.

Bernard demeure silencieux sur de longs instants, puis, ayant trouvé un sujet de conversation, l'entame :

- Vous allez souvent au cinéma ?

- Nous n'en avons pas le droit. Et si l'on me voyait me promener,

elle hésite,

avec vous, je serais,

elle hésite,

blâmée.

- Ça c'est ennuyeux, dit Bernard. C'est ennuyeux. Moi qui voulais vous inviter à venir avec moi au cinéma. Voir Charlot.

- Oh Charlie Chaplin. Il est très drôle. Je l'ai vu à Londres.

- Vous aimez Charlot ? demande Bernard ravi.

- Il est très très drôle.

- Vous ne voulez pas venir le voir avec moi.

- Oh non, je ne peux pas, si on me voyait.

Ils étaient arrivés à l'octroi de Sainte-Adresse. Bernard proposa de prendre le thé dans un bafé désert, qui s'élevait comme une bosse au-dessus des galets. Ils s'assirent près du vitrage ; devant eux le crépuscule ^{dissimulait} ~~se dissimulait~~ peu à peu l'agitation incensée de la mer. Mais le vent ne se taisait point.

Le thé était très mauvais ; naturellement.

Bernard dit :

- Il faudra toujours nous cacher pour nous promener ensemble ?

- Vous ai-je promis que nous nous promènerions ensemble encore une autre fois ?

17
17

Tous le table il avança ses jambes contre les siennes.

- C'est joli Helena. Pour être jolie aussi, Helena. Dit-toi, Helena. Demain? Demain, vous serez libre? A la même heure? Au même endroit?

- Non, pas demain. Mais dimanche, oui.

- Merci, Helena.



Elle répondit à la pression de sa main et abandonna ses jambes entre les siennes. Ils restèrent ainsi longtemps silencieux, Bernard la gorge sèche et percilleux un peu plus qu'ému. La nuit pendait aux vitres en longs lambeaux noirs qu'agitait le vent. Ils restèrent ainsi longtemps silencieux.

Ils restèrent ainsi longtemps silencieux.

- Il faut que je parte, dit soudain Helena. Il faut que je vous quitte, Bernard.

Elle retire sa main et continue d'une voix très douce:

- Laissez-moi partir seule. Je vais prendre le tram pour rentrer. On pourrait nous voir ensemble.

Elle se leva et murmura: à demain. Il se leva et répondit: à demain. Il ne savait que dire. Et tout à coup il s'aperçut qu'elle n'était plus là. Alors il se rua jusque dans la rue; mais un ~~tram venait de passer~~ un tram venait de passer. et sa vacillante lumière s'éloignait méthodiquement dans la nuit.

Bernard revint dans le café, mit son pardessus et son chapeau, ~~et paya~~ et paya. La patronne, une grosse femelle, lui témoigna quelque intérêt. Elle devint même indiscreète, mais Bernard l'abandonnant à sa solitude cafetière

s'éloigna méthodiquement dans la nuit.

Une petite pluie se mit à tomber, abattant le grand vent. Bernard, releva son col et allongea ses jambes. Il marchait triomphal, ~~également~~ également engourdi. Des morceaux ~~humides~~ de tôle humides se plaçaient contre son visage. Mais parfois éclatait la blancheur d'une vague qui s'écrasait sur les galets. Bernard se mit à courir sous la pluie, puis à sauter. Il dansa, se barbouillait la face de l'eau du ciel, Helena Helena, puis se remit à marcher. Il lui faisait marcher, marcher beaucoup. Il ne pouvait ne voulait encore rentrer chez lui. Il se dirigea vers la Jetée par le boulevard François-Premier, puis prit ~~à gauche~~ ~~à gauche~~ sur la gauche, vers les Halles et le Grand Théâtre. ~~À un coin d'une rue, une putain surgit de l'embrasure d'une porte. Elle tenait au-dessus de sa tête un parapluie déployé.~~

Elle lui dit :

- Tu viens, chéri?

- Pourquoi faire? demanda Bernard.

Elle le regarda, assez surprise.

- Tu sais bien, chéri.

- Je ne sais pas, dit Bernard.

Elle ne sut que reprendre :

- Tu viens, chéri?

Il demanda de nouveau :

- Pourquoi faire?

Elle :

- Pour faire l'amour, nigaud.

Lui :

- Ça se "fait" l'amour?



19
19
BU.
UNIV.
DIJON

Elle hausse les épaules.

- Viens dans ma chambre, je te montrerai ce que c'est.

Elle hausse les épaules.

- Ça que c'est, quoi?

Elle dit :

- Ça sera dix francs.

Il prit un air scandalisé et s'écria :

- Dix francs ! Et vous ne pouvez même pas m'expliquer pourquoi faire.

- Fais pas l'idiot, beau brun. Dix francs, c'est pas cher. Vite si je suis bien roulée.

Il l'examina. Il lui dit :

- C'est le parapluie que je n'aime pas.

- Dis-donc, collègue, tu ne t'imagines pas que je vais abandonner mon galure pour tes beaux yeux.

- Je n'aime pas le parapluie, répète Bernard avec obstination.

Petit imbécile
- , dit la femme.

Et elle s'éloigna.

Lui était très content. Helens Helens.

Helens.





(I I I)



Eclairée au gaz, la boutique de Madame Dutertre clignotait dans la longue obscure ^{rue} Casimir-Périer, clignotait faiblement comme un oeil myope. De loin, on pouvait prendre ça pour une mercerie miteuse avec un rayon de bonbons et un rayon de cahiers. De près y avait pas d'erreur, c'était un asile de l'intelligence et de la culture et de la civilisation. Eclairée au gaz, Madame Dutertre proposait à quelques rares amateurs havrais le sel de toute bibliothèque qu'est un vieux bouquin.

paix
Désertée en temps de ~~guerre~~, la clientèle devenait en temps de guerre pour ainsi dire inexistante. Le goût de l'imprimé m'isi n'a jamais beaucoup possédé le havrais; les richards de l'endroit se fournissaient chez Gonfreville, rue Bernardin-de-Saint-Pierre, ou à la capitale; les autres, ceux du commun, même avec un porte-monnaie se tenant debout, se satisfaisaient l'entendement avec les publications modernes.

Madame Dutertre n'acceptait pas philosophiquement la chose, elle s'en réjouissait. Arrivant d'outre-Seine et d'outre-Caux, elle avait toujours pris le havrais pour une buse obtuse, un grossier sire avec un comprenette d'une très faible ouverture de compas. Cette race la dégoûtait même tellement qu'elle songea mainte fois à ~~leur~~ lui refuser

21/30

BU.
UNION
91

sa part de culture. Mais elle se décidait finalement à lâcher
le bouquin contre quelques francs, c'était toujours ^(en se disant: voilà) l'ar-
gent que le bistro n'enregistrerait pas dans sa caisse. Car el-
le méprisait la mastroquocratie.

Elle vivait seule, madame veuve Dutertre; cousait, lavait
balayait; cuisinait. Et puis elle attendait en lisant un im-
probable visite d'un acheteur ^{éclairé} ~~intelligent~~. Car les havrais,
Dieu, en qui elle ne croyait pas, pour ce qui est de l'intel-
ligence, il les avait bien mal servis. En des temps plus ima-
ginatifs, une femme de son genre aurait inventé là-dessus une
légende étimologique. Ça ne regorgeait pas d'intellectuels la
bonne ville franciscopolitaine, ça non, et la ~~bonne~~ chaleur
de sa salamandre ne faisait pas éclore beaucoup de grosses
cervelles. Mais quelques gens distingués cependant la venaient
voir d'une façon dé-intéressée et, à la lueur du gaz, dans
l'échoppe philosophique, on causait. ^{Cette troupe d'} ~~certains~~ esprits civi-
lisés, ^{comprendait} ~~quelques~~, outre quelques jeunes garçons, quelques
personnages hors-mobilisation et M. Frédéric.

M. Frédéric, neutre de nationalité, se dégage hors des
ténèbres de la rue Casimir-Périer et se fixe dans l'hési-
tante lumière. Il salue avec distinction. C'est un monsieur
de l'âge, pas trop, et une bonne éducation. Invité à s'asse-
oir il s'assoit. Tout de suite, en homme qui ne babiole pas
avec de vulgaires quotidiennetés, il attaque un grand sujet,
il est vrai d'actualité :

- Alors, qu'en ~~dit~~ ^{dit}-vous, ~~madame~~ ~~madame~~ madame
Dutertre, François-Joseph est mort.

C.I.D.R.E.
RQ.
LIMOGES



- Je m'en moque pas mal, dit madame Dutertre. Un empereur de plus ou de moins, qu'est-ce que ça fait maintenant?

- Vous croyez qu'ils vont tous disparaître?

- Certainement, et tous les rois.



- Même le tsar?

- C'est notre allié. Mais on le supprimera tout de même. D'ailleurs ça m'est bien égal. Je ne trouve pas les ouvriers plus sympathiques pour ça. Tenez, hier, par exemple, je faisais la queue pour entrer au Gaumont. Savez-vous à quoi s'amusaient le prolo qui se trouvait derrière moi? A griller ma fourrure avec sa cigarette. Sa ~~Be~~Beche comme ils disent. Ma pauvre fourrure. Et qui ne vaut pas cher. Vous êtes allé au Gaumont cette semaine, monsieur Frédéric?

- Non. Je ne fréquente guère ce genre de spectacle.

- Vous avez tort. C'est une distraction et un enseignement. Mais le public est bête, mais bête. Ils ne comprennent rien. Ils rient aux moments les plus dramatiques et sifflent, chaque fois qu'ils voient un curé. Sont ils bêtes?

- Je trouve les Français très sympathiques, enfin je veux dire les Havrais.

- Vous n'êtes pas difficile. Un lettré comme vous. Enfin je comprends bien que vous n'allez pas dire le contraire. J'approuve votre prudence.

- Mais je le pense, madame Dutertre, je le pense.

- Tata. D'ailleurs si je dis du mal des ouvriers, c'est parceque je les aime. Je les aimais du moins. ~~XX~~



Je me suis occupé des Universités populaires autrefois; et du mouvement féministe. J'ai collaboré à la Fronde. Mais je m'en suis dégoûtée, de tout cela. Les gens sont trop bêtes. Et quand je dis les gens, c'est aussi bien les bourgeois que les ouvriers. Y en a-t-il des canailles parmi les bourgeois! Mon propriétaire, par exemple. Mon propriétaire qui laisse pleuvoir dans ma chambre sous prétexte ~~qu'il n'y a~~ que je ne paie pas mon loyer. Mais comment ferais-je pour lui payer son loyer? Quand je vends un bouquin de cent sous toutes les trois semaines!

~~Et c'est un très vilain livre, dit monsieur Frédéric, et qui attaque bien salement l'une de vos plus grandes gloires nationales. On imagine mal un ami de mes compatriotes écrivant un roman obscène avec Guillaume Tell comme héros.~~

- C'est un ~~très~~ vilain livre, dit monsieur Frédéric, et qui attaque bien salement l'une de vos plus grandes gloires nationales. On imagine mal un ~~ami~~ de mes compatriotes écrivant un roman obscène avec Guillaume Tell comme héros.

- Bah, ça n'empêche pas Voltaire d'être un grand homme. C'est beau ça de défendre les opprimés et les innocents injustement condamnés. Savez-vous, monsieur Frédéric que j'ai failli mettre sur pieds une affaire qui aurait fait autant de bruit que l'affaire Dreyfus. Mais là encore je n'ai pas eu de chance. Je n'ai jamais eu de chance.

28/24
P11
DIJON
C.I.D.R.E.
RQ
24

- Et qu'est-ce que c'était que cette affaire?
- Voilà. C'était sur le bateau de ^{Honfleur} ~~FRÉDÉRIE~~ Je ne sais plus comment ça a été fait mais je suis entrée en conversation avec un marin, pas un marin du bateau, mais un marin qui allait voir sa famille à Honfleur. Il m'a raconté sa vie. Il était dans la marine de guerre, et, figurez-vous, qu'il avait surpris deux de ses officiers qui vous me comprenez, ça arrive dans la marine. Un des officiers lui a dit : si tu parles c'est pour toi Biribi. Le malheureux gosse a parlé, il a raconté l'histoire, et le résultat : il est allé à Biribi, oui monsieur : à Biribi. Cinq ans il est resté là-bas, et il en avait vu et il en avait subi des horreurs. Il m'a tout raconté, et la soupe au poivre, et la crapaudine, et les mœurs honteuses, tout. J'ai pris des notes, j'ai pris son adresse, et, monsieur, j'allais commencer une campagne de presse terrible quand a éclaté l'affaire Dreyfus. Naturellement, on n'a plus fait attention à mon pauvre marin, Dreyfus après tout il était capitaine. Avouez que ce n'était pas de chance. Je serais peut-être devenue une polémiste célèbre. Et me voilà bouquiniste dans une ville de barbares, ayant perdu mari et enfant. Ce n'est pas gai la vie, monsieur Frédéric, croyez-moi. Heureusement encore que je peux parler avec quelques lettrés comme vous. Et puis ces lycéens qui viennent me voir, c'est plaisant, ça vous rajeunit, et ils sont si candides. Il y en a qui sont soldats maintenant, et qui m'écrivent.

- J'en ai remarqué deux, dit monsieur Frédéric, l'un qui doit avoir dans les douze treize ans et qui fouine

25
BU
0119

C.I.O.R. ET
R.Q.
LIMOGES

— beaucoup et l'autre beaucoup plus âgé que vous appelez Bernard.

- Ce sont d'ailleurs les deux seuls qui viennent régulièrement me voir, maintenant. Là encore quelle déchéance. Leurs camarades? de simples petites brutes. Ils ne pensent qu'à fumer des cigarettes anglaises, à courir après les filles et à jouer au football.

- Ces deux-là semblent d'une autre espèce.

- Oh Bernard est bien un peu comme ça. Je le crois assez coquin. Mais bah, ~~il n'a pas tort de~~ prendre du bon temps, s'il en prend. Dans six mois un an, qui sait où il sera? Je l'aime beaucoup ce garçon.

- Il a l'air bien élevé, dit monsieur Frédéric.

- Son père est fonctionnaire. ~~Il est blessé de guerre aussi.~~ Bernard m'a raconté qu'il s'occupait des anglais, des troupes anglaises, des transports, je ne sais quoi. Enfin.

- Eh bien chère madame, si vous me le permettez je vais aller lire un peu.

- ~~Je suis trop heureuse que mes bouquins~~ servent à quelque chose, dit madame Dubertre.

Une ou deux fois par semaine, monsieur Frédéric venait lire chez elle les Bücher und Schriften de Paracelse dans l'édition de Strasbourg. C'était un problème non encore résolu que de savoir comment cet ~~exemplaire~~ ^{mois} exemplaire était venu ~~au Havre~~ au Havre. Il était là, en tout cas, et madame Dubertre se voyait obligée de

3896
BU
D.J.O.N.

le vendre ^{fort cher:} à un prix trop élevé pour les finances de monsieur Frédéric. ~~Mais elle~~ lui permettait ^{elle} de venir le consulter ~~de~~ ^{de} toutes et quantes fois il lui plaisait. Il se mettait alors dans l'arrière-boutique ^{derrière une pile de livres} et on ne le voyait plus.

Madame Dutertre se mit alors à lire le Livre des Esprits. Des êtres indistincts se collaient parfois aux vitres de sa boutique, mais s'en détachaient bientôt emportés par les vagues de la nuit. D'autres êtres encore plus indistincts passaient sans même s'arrêter. ^(le gaz poursuivait un roulement bleuâtre) Dans le silence filandreux, madame Dutertre entendait ~~parfois~~ ^{de l'} de temps à autre tourner les pages ~~du livre~~ in-folio. Puis quelqu'un entra, la sonnette fit ding et Bernard fut là.

- Madame Dutertre, dit Bernard, je vous rapporte vos livres.

Un recueil d'histoires de fantômes vrais vraies, un roman naturaliste, erû et moralisateur sur la prostitution.

- Vous ne les avez pas montrés à votre père au moins, dit madame Dutertre.

- Vous pouvez avoir confiance en moi, dit Bernard.

- J'ai beaucoup d'estime pour votre père, ~~mais~~ ^{rapite} d'après ce que vous m'en dites, mais je vous l'ai ~~dit~~ ^{plusieurs fois} dit, les parents ne comprennent pas toujours ce qui est bon pour leurs enfants. Ils négligent de fermer leur esprit.

- Vous les croyez authentiques ces histoires de fantômes ~~madame Dutertre~~, madame Dutertre?

- Certainement, mon enfant. Il y a des forces inconnues, des phénomènes ignorés. Lorsque mon fils est arri-

C.I.O.R.E.
R.Q.
LIMOGES



vé pour la première fois au Sénégal, il a reconnu le
paysage: il l'avait déjà vu en rêve. Et ^{lorsqu'} ~~lorsqu'~~ il ~~est~~
^{mourut} ~~est~~, dans un naufrage, il m'~~est~~ ^{apparut} en rêve la nuit
même. J'ai fait ^{plus} tard le compte des jours, c'était
^{la} ~~xxix~~ nuit même du naufrage. J'~~é~~tais seule dans ma
chambre, il est entré tout mouillé, trempé, ruisselant,
j'étais très étonnée parce que dehors il ne pleuvait pas.
Ensuite j'ai vu qu'il était tout vert, comme une gre-
nouille, les mains, la figure, le costume, tout.

- Brrr, fit Bernard, vous avez dû avoir peur.

- Non. Je n'avais pas compris. Ensuite j'ai communi-
qué avec lui, au moyen d'un guéridon. Il m'a appris bien
des choses que j'é ne pouvais savoir. Mais je n'ai jamais
eu l'impression que c'était vraiment lui qui me parlait
ainsi. Ça me paraissait pas authentique. Quand mon
mari est mort, à son tour, j'ai attendu qu'il vienne han-
ter mon guéridon. En vain. D'ailleurs toute sa vie il
m'avait trompée. Voulez-vous que je vous dise ce que
c'était que mon/ mari, mon enfant? Un salaud.

- Oh, fit Bernard. Vous devez être un peu injuste, ma-
dame Dutertre. Mais ce n'était pas gentil, de sa part,
ce qu'il faisait. Et - ça vous rendait triste?

- Je souffrais, mon enfant, dit la vieille dame.

- Mais ce n'est peut-être arrivé qu'une fois.

- Une fois! Je n'arrivais même pas à les compter ses
maîtresses, et il lui arrivait d'en avoir plusieurs à
~~xxviii~~ en même temps.

- C'est intéressant, murmura Bernard.





- Je me disais bien qu'il les trompait, ^{aussi} ~~ses~~ maîtresses, les une avec les autres, mais c'était une bien piètre consolation.

- A votre place, dit Bernard, je me serais vengé(e). Je lui aurais rendu la pareille.

- Vilain garnement, voulez-vous bien vous taire.

- Belle comme vous étiez, madame Dutertre, ça ne vous aurait pas été difficile.

- Oh les garçons de maintenant, quel toupet ils ont.

- J'ai dit comme vous étiez, mais vous n'êtes toujours, madame Dutertre.

- Allons Bernard, cessez de taquiner une vieille ~~est~~ femme.

- Vous l'êtes toujours pour une vieille dame, ajouta Bernard.

Madame Dutertre était ravie.

- Et insolent par dessus le marché ! s'exclama-t-elle.

Elle reprit d'un ton qu'elle voulait sévère :

- Mais ce n'est pas une conversation pour un garçon de votre âge, les maîtresses de mon défunt mari. Voilà qui est de votre âge.

Et elle mit la main sur le roman.

- Je l'ai lu, dit Bernard. Ça ne m'a pas beaucoup plus.

- Et pourquoi donc? C'est un chef-d'oeuvre.

- C'est triste, c'est lugubre, ça m'a dégoûté.

- Mais c'est instructif. Vous devez être maintenant en garde contre ces pauvres filles qui contaminent l.



47 27 (29) B.I. DIJON

parce qu'elles ne peuvent pas faire autrement
jeunes gens avec leurs sales maladies. Vous savez ce qui vous attend.

- Ce n'est pas gai.

- C'est la vie, mon garçon. Vos parents, vos professeurs ne vous parlent jamais de ces choses-là. Et pourtant, elles sont de la plus haute importance.

- Je crois bien.

- Bernard, soyez sérieux. Donc - qu'est-ce que je disais? Enfin, si ça ne vous plaît pas plus, je n'y peux rien. Qu'est-ce que je vais vous prêter ~~maintenant~~ aujourd'hui? Pas ça

Le Livre des Esprits, c'est idiot. Il y a des choses mystérieuses évidemment, des forces inconnues. Tenez, mon enfant, savez-vous comment j'ai guéri mon dernier rhume?

- Madame Dutertre, je vous écoute.

- Mais vous ne le répéterez pas?

- Je ne le répèterai pas.

- Parce que les gens se moqueraient de moi. Naturellement je me moque bien de ce qu'ils pensent, mais je n'ai pas envie de passer pour une vieille sorcière. Les gens imbeciles me trouvent déjà assez bizarre. Pour les Havrais, vendre des vieux bouquins, c'est suspect.

- Ils sont bêtes, n'est-ce pas.

- Ne m'en parlez pas. Eh bien, voilà comment je m'y suis prise. J'ai recouvert de poudre sympathique un mouchoir dans lequel j'avais craché. C'est tout. En vingt-quatre heures, j'étais guérie.

- Et qu'est-ce que c'est que la poudre sympathique?

- Tout simplement du vitriol bleu. En vingt-quatre heu-



res j'étais guérie.

- C'est magique, dit Bernard.

- Tout est magique, dit madame Dutertre. Tenez, voilà qui me donne une idée. Je vais vous prêter Louis Lambert.

- Je ne connais pas.

Tandisqu'elle l'allait chercher, Bernard demeurait immobile en regardant de loin les rayons où les livres s'empoussiéraient. Alors il ~~perçut une~~ perçut une présence ~~inconnue~~ dans l'arrière-boutique; et devina que l'inconnu silencieux devait être cet homme qui lisait les gros folios du Paracelse. Madame Dutertre lui en avait parlé, mais il ne l'avait jamais vu. ~~Il~~ Il l'entendit tourner une page de son grimoire.





IV

Bernard empocha le Balzac, la sonnette fit d'ing et il fut dehors, dans le brouillard et dans la nuit. Au lieu de remonter vers la rue Thiers et, au-delà, vers sa maison à mi-côte, il descendit vers le boulevard de Strasbourg et la Bourse et, au-delà, vers le Bassin du Commerce. Les yôtes blancs dormaient sur l'eau tranquille; quelques uns, allemands et séquestrés, pourrissaient abandonnés. Au bout du quai Lamblardie, un trois-mâts norvégien reposait près des bois qu'il avait débarqués. Sur le quai des Casernes, Bernard croisa un groupe de morveux/ ~~penitenciers~~ à-moitié ivres, ~~xxxixixix~~ de francs/bandits de quatorze ans; ils passèrent sans rien lui dire. Il traversa le pont, prit la rue des Drapiers traversant la pouillerie sordide et vibrante du quartier Notre-Dame, et se retrouva rue de Paris, en pays civilisé. Les magasins étaient déjà fermés, ou leurs lumières obscurcies; mais une foule, autochtone, militaire ou belge, animait consciencieusement cette voie principale.

Bernard rentra par le tram et trouva son père qui attendait la soupe en rêvant. Le bonsoir ppa-bonsoir fils ne fut suivi d'aucune conversation même incohérente. La mort de François-Joseph ne fut pas comment





tée non plus que le communiqué du soir que M. Lehameau ~~para~~ allait chaque jour voir affiché au Petit Havre. Bernard regardait de temps à autre son père, l'examinait discrètement; mais son père n'avait pas l'air plus soucieux ni plus préoccupé que les autres jours. Après le dîner, on fit tout de même une partie de jacquet. M. Lehameau gagnait toujours, et son fils n'avait jamais paru s'en offenser. M. Lehameau gagna encore ce soir-là. Après la bonne nuit ~~ppa-~~ bonne nuit fils, il resta seul devant le feu qui s'éteignit passé minuit; alors il alla se coucher.

Le lendemain, le déjeuner fut à peu près aussi silencieux; il le fut un peu moins parce que la lecture des journaux excitait toujours Théodore; ^{(lequel disparut} après le café. Pour la première fois de sa vie, Bernard restait le dernier à table. Ce pendant, M. Lehameau, sorti, poursuivait un itinéraire devenu ~~matériel~~ précis, et qui le conduisait toujours près du fort de Tourneville. Il s'y trouvait toujours vers la même heure que le premier jour, mais n'y rencontrait point les deux enfants. Il attendait ~~impatiemment~~ qu'ils ~~repara-~~ fussent. Ils ne paraissaient ^{point}. Une promenade unique les avait-elle amenés là, et qui ne se répéterait point? Ou bien ^{au} étaient-ils ^{découverts} ~~perçus~~ de sa régularité nouvelle et craint-ils en lui quelque satire? ~~Ne~~ venaient-ils là que toutes les semaines ou tous les quinze jours ou plus rarement encore? Les questions se posaient chaque jour plus méthodiques à M. Lehameau qui les premières fois ~~était~~ ^{était} revenu



M. Lehameau, foudroyé par cette rencontre, vit à peine que la petite fille lui souriait et ne vit pas la qualité de ce sourire.

Elle poussa son petit frère du coude et lui dit :

- Montre ton badge au monsieur.

Il fouilla dans sa poche, sans conviction.

- Tu ne reconnais pas ce monsieur, continua-t-elle à mi-voix, mais assez haut pour que le monsieur en question pût l'entendre, c'est ce monsieur qui t'a dit ~~ceq~~ était que ton badge l'autre jour.

Le petit garçon continuait à ~~chercher~~ d'un air maussade, sans regarder le monsieur. Finalement, il exhiba le badge qu'il tendit en tournant la tête.

- Et alors mon petit, dit M. Lehameau d'un ton bonhomme, que veux-tu que j'en fasse?

- Il voudrait que vous lui disiez de quel régiment c'est, dit la petite fille. Mais il ose pas. Pourtant ~~et~~ ~~xxxx~~ il m'a dit, si qu'on voyait le monsieur de l'autre jour, il saurait me dire ceq'est.

- Ah ah, dit monsieur Lehameau devenant solennel et doctoral. Un demi-noeud surmonté de la couronne royale, voyons voir, c'est le South Staffordshire Regiment, dépôt Lichfield.

- Comment que vous dites ça? demanda le petit garçon.

- South Staffordshire Regiment. Je vais t'écrire ça sur un bout de papier. Tu pourras épater tes camarades.

M. Lehameau dessina soigneusement le nom au dos d'une enveloppe, en grandes capitales.



473535



- Voilà.

- Merci msieur.

Le petit garçon annonait . La petite fille ~~annonçait~~ lut par dessus son épaule :

- Saouze Staffordshaire Redgiment.

- Très bien , dit M. Lehameau.

- Saouze Staffordshaire Redgimennt, dit à son tour le petit garçon.

- Parfait, dit M. Lehameau. Excellent accent.

C'était un peu exagéré, mais il les trouvait si gentils, ces deux enfants.

Chez nous, dit le petit garçon,

- On entend parler anglais toute la journée. C'est à cause de nott grande soeur. Elle a beaucoup d'amis anglais.

La petite fille rougit. M. Lehameau rougit.

- Aussi j'en ai une belle collection de badges, continua le petit garçon. Je peux même en revendre. Mais faut pas le répéter, hein msieu? J'en ai beaucoup parce que les Anglais qui viennent chez nous ils sont toujours prêts à donner tout ce qu'ils ont. Y a qu'à leur demander.

- Sais-tu que c'est défendu ce trafic de badges? dit M. Lehameau.

Le petit garçon se renfrogna.

- Ça m'est bien égal. Et puis pourquoi que vous^{m'} avez pas fait l'observation la première fois, quand je vous ai montré le pouaro? Vous^{m'} êtes pas de la police au moins?

- Ce n'est pas une affaire bien grave, dit M. Leha-



meau en riant péniblement.

- On descend là, dit la petite fille.

- Moi aussi, dit M. Lehameau sans vergogne.

- Tiens, dit la petite fille. Vous avez mal à la jambe?

- C'est une blessure de guerre, dit M. Lehameau.

Les enfants le regardèrent avec respect.

- Et où allez-vous comme ça. Vous n'avez pas peur tout seuls dans les rues?

- Peur de quoi? demanda le petit garçon.

- Et toi ma petite, tu n'as pas peur?

- Moi msieu? De quoi? Des ~~bagages~~^{biens}? On se sauve quand on les voit.

M. Lehameau soupira.

- Pauvres enfants.

A eux :

- Et où allez-vous comme ça?

- A l'école Saint-Magloire, msieu. Avant la guerre, on allait à la communale. Mais maintenant notre grande soeur nous paie l'école religieuse. C'est plus chic, qu'elle dit.

M. Lehameau soupira .

- Pauvres enfants.

A un coin de rue, la petite fille s'arrêta.

- On va vous dire au revoir là, msieu. Notre école est là-bas.

- Eh bien au revoir mes enfants. Ah. Je voulais vous dire une chose. J'aimerais bien voir cette belle collection de badges.





- C'est sûr que vous êtes pas un flic, dit le petit garçon.

- Mais non petit bêta, dit M. Lehameau.

- Je vous écrirai quand vous pourrez venir nous voir, dit la petite fille.

- Tu m'écriras? demanda M. Lehameau stupéfait. Mais où donc m'écriras-tu?

- Vous ne m'avez pas donné votre adresse tout à l'heure, monsieur Lehameau?

Et elle lui montra l'enveloppe sur laquelle il avait écrit le nom du régiment anglais.

Béant, il les regarda s'éloigner.

Quelques pas plus loin, la petite fille fit signe au petit garçon de l'attendre et elle revint sur ses pas.

Elle s'arrêta devant M. Lehameau et lui dit :

- Je m'appelle Annette.

Puis elle s'enfuit en courant.





V

fol. 114 v

Tous les dimanches on allait déjeuner chez l'oncle Sénateur, après la messe. Théodore ne croyait ni à dieux ni à diables et s'en vantait en famille, mais il jugeait la religion bonne pour le peuple. Une visite dominicale à l'église, quelques minutes avant l'ite missa est, constituait l'a et le z de sa dévotion; c'était une visite de politesse. Il faut être poli avec ceux qu'on juge utiles au maintien de la société. Bernard accompagnait son père, par politesse également: par politesse envers son géniteur; car depuis qu'il avait lu les ouvrages de Camille Flammarion et d'Ernest Renan, et le bon sens du curé Morlier dans une édition de colportage trouvé dans un grenier il dédaignait ces momeries. Mais comme elles n'offusquaient sa vue et son odorat que quelques instants par semaine, il ne paraissait en admettre le spectacle avec indifférence.

On ne voyait jamais l'oncle Sénateur à l'église; il pratiquait lui une laïcité militante ~~xxxxxxxxxxxx~~ et avait réussi à faire partager ses sentiments de pur troisième républicain à son épouse, la tante Thérèse, dont la religiosité incertaine s'était évaporée ~~xxxxxxxxxxxxxxxx~~ sans difficulté devant le combisme de son vieux mari. Mais depuis le début de la guerre elle était cependant autorisée à se livrer à certaines superstitions ~~autorisées~~ et même conseillées par le clergé catholique en vue de la protection surnaturelle des braves soldats là-bas sous les obus.



- Mais, dit Sénateur, j'ai souvent vu...
pour les... Et voilà...
Monsieur... C'est... qui se...
-

- Il est bon, dit Sénateur. A part ça, plus de...
crime, lein, et plus de...
de... du sein II. Mais...

- Tu veux bien quand...
de... sein II, non? Il n'y a...
cette... pour la...

- Bien sûr, dit Théodore. Et même des...
exemple.

- Tu es sûr, dit Sénateur.

- Non Dieu, dit Théodore, quand donc cette...
est-elle finie?

- J'ai entendu dire, dit Sénateur, que l'on préparait...
une offensive pour le... Les Boches sont à bout. La
guerre pourrait peut-être être finie pour le fin de l'année.

- Si tu pouvais dire vrai, dit Théodore.

- Cette offensive n'existe que dans ton imagination, dit
Théodore. Il n'y a... pour les années.

- Si, dit Théodore.

- Tu es sûr, dit Sénateur.

- Ne le crois pas, dit Sénateur. Quand il...
né il verra la... C'est son caractère. Il
toujours... Elle n'est... elle l'explique quand elle blanchit.
à mon frère, eh eh.

- Tu ne m'étonneras pas avec la vérité, dit Théodore.



- Tu l'as en latin : le latin pour tout le monde.
- Epe, dit ~~le~~ ~~dit~~, je t'ai écrit une lettre de remerciement? Et une dissertation en latin.
- Ah, dit Théodore, il faut que tu viennes avec nous.
- Et cette dissertation? dit-il, pp.
- Ah la classe ce soir.
- On restera peut-être dîner chez les Woiler, dit Théodore. Chez le cousin Adelf. Ça ne fait rien la chance qu'il y ait maintenant dans la famille un monsieur qui s'appelle Adelf avec un f, pas Adelphe pécheu~~er~~. Mais belle est tout le même une brave fille.
- Et que je ne rentre à la maison.
- Mais on reste dîner chez la Suisse, ce sera la nuit tu?
- Il viendra nous retrouver vers les six heures et le soir, dit l'oncle Stéphane.
- C'est ça, non oncle.
- Et tu vas rester encore avec nous pour le café, ça te donnera des idées pour ta dissertation.
- Les idées il n'en a pas je suis sûr, dit Théodore. Toujours dans les problèmes.
- Pourvu qu'il n'en ait pas d'aussi fausses que les tiennes.
- C'est ça, élève le fils contre le père. Fousse-le à la révolte. Le voilà ton éducation laïque.
- Louis, dit Théodore, ne vous fâchez donc pas. Léon plaisantait.



- Je suis sûr qu'il n'y a pas de fille comme ça.
 - C'est quoi ça?
 - Il s'agit du... d'après du côté de son père. Ça n'est pas lui il s'est marié, avec une... une fille, mais ça veut dire qu'elle n'est pas la plus vieille du village. Et en outre, est très vieux pour être marié. Mais vous, quelle différence. J'ai une drôle de famille, hein?
 - Mais non, ça n'est pas si extraordinaire.

- Tout de même, une jeune fille trouver un vieux monsieur, c'est drôle. Un vieux monsieur d'ailleurs, mais ça finit bien maintenant plus de cinquante ans. C'est beaucoup. Et vous savez elle est très jolie et toute fraîche, mais elle n'est pas si belle que vous. D'ailleurs elle est brune et je préfère les blondes.

- Alors vous aimez les blondes, monsieur - ?
 - Je ne veux pas dire ça, je voulais dire que vous êtes blonde, je trouve ça joli, enfin je trouve belle, voilà.

- C'est une déclaration.
 - Ne vous occupez pas de moi, Helene.
 - C'est toujours une déclaration en forme. Mais vous n'avez pas encore tout dit, monsieur - ?

- Ne vous occupez pas de moi, Helene. Je vous aime, Helene.

- Là, voilà. Votre déclaration est terminée. Vous n'avez plus rien de trop mal dit, monsieur - ?

- Appelez-moi Bernard, Helene. Mon nom de famille,



V I



Le coiffeur Alcide, seul en son salon de la rue du Champ-de-Foire, laissait pendre au bout de son bras un numéro du Rire ~~qu'il~~ venait de parcourir pour la quinzième fois. Lippe pendante, il regardait distraitement, loin devant lui, dans une glace, sa propre image qui se reflétait multipliée dans un miroir antagoniste. Il apercevait sans trouble apparent ces Alcides indéfiniment répétés, ~~mais~~ mais qui n'atténaient pas sa solitude; et ~~ne~~ croyait ne penser à rien. Mais lorsque le carillon se heurta sonore à l'entrée d'un client, il constata qu'il se remémorait avec horreur les divers incidents qui marquèrent pour lui la journée ~~si~~ terrible et fameuse dans les annales de la ville du Havre, lorsque brûlèrent les Grandes Galeries Normandes il y avait maintenant de cela quinze ans.

Or le client qui venait d'entrer était M. Théodore Lehameau. Alcide en fut gêné. Il en revint à la considération de temps plus proches.

- Je me suis étonné, dit-il, de ne pas vous voir ce matin, M. Lehameau. Je me suis dit, de deux choses l'une : ou bien M. Lehameau est malfrant ou bien il attend ce soir pour se faire raser parcequ'il ira à un banquet.

- Un banquet c'est un peu exagéré, dit M. Lehameau. Mettons un petit dîner de famille : pour le cinquantième anniversaire de mon frère. Il tient beaucoup à célébrer ses anniversaires mon frère; il prétend que comme ça il ne se sent pas vieillir. Mon neveu est en ce moment à l'arrière, il a même écrit qu'il allait bientôt venir en permission. Cette bonne nouvelle égayera ce dîner. Mon frère a invité quelques collègues. Evidemment ce n'est pas le moment de faire des banquets, mais mon frère a ses idées à lui.

Alcide se mit à savonner .

- Chacun a ses idées, dit-il. Pas vrai?

Il savonnait avec art et vigueur.

- Moi, continua-t-il, j'attends le jour de ~~l'armistice~~ la victoire pour m'offrir un sacré gueuleton. Pas avant. Et je le vois approcher, ce sacré gueuleton, Je le vois approcher. Savez-vous ce que M. Poussinet m'a confié ce matin? Il est bien renseigné, M. Poussinet. Eh bien M. Poussinet m'a annoncé qu'on profiterait de ce que les Allemands sont en train de s'amuser en Roumanie pour leur dégringoler sur le poil, mais alors, quelque chose de sérieux.

Alcide se mit à repasser.

~~Les~~ Les joues barbues de mousse, la tête penchée en arrière, les yeux fixés sur les chiures de mouche au plafond, Théodore dit :

- Ne vous faites pas d'illusions, monsieur Alcide.

- M. Poussinet tient ces renseignements de première main.

- Monsieur Alcide, je vais vous dire une bonne chose, mais qui doit rester entre nous. M. Poussinet est un im-



pousserait comme hauts-cris ce brave idiot d'Alcide s'il savait ce que je pense réellement. Cette idée le mit de fort belle humeur. Il appréciait aussi le petit temps sec et froid qu'il s'était mis à faire et dont le climat ha-vrais ~~xxxxxxxxxx~~ est peu coutu^{me}mer. Il reniflait tout joyeux le vent d'est. Il ne sentait plus sa jambe raide. Il s'arrêta un petit quart d'heure au Café de la Marine pour savourer un picon. Le patron vint lui serrer le main. Ils échangèrent des p^{ro}pos peu compromettants et principa-lement météorologique. Théodore tenait sa langue, bénin par excès de supériorité.

A la maison, il se changea, mit ses plus beaux habits; puis appela: Bernard, Bernard. Celui-ci s'amena traîneuse-ment. Suivant les ordres donnés, il avait mis aussi ses plus beaux habits, s'était même coiffé. Son père l'exami-na.

- Eh bien, s'exclama-t-il. Tu en fais une tête. Ça ne va pas? Malade?

- Non ppa.

- Allons voyons, on ne fait pas une tête comme ça quand on n'est pas malade.

- Je ne suis pas malade, ppa.

- Approche.

Il lui tâta le pouls.

- Tu n'as pas la fièvre. Alors, qu'est-ce qu'il t'arri-ve?

- Mais rien, ppa.

- Et cette partie de ~~xxxxxxxxxx~~ foot-ball? Qu'est-ce



BU.
07/07
56

C.D.R.E.
RQ
LIMOGES

qui a gagné.

- C'est nous ppa.

- Tu as bu?

- Oh ppa, oh non.

- Alors dis-moi pourquoi tu fait une tête pareille.

- Je suis comme tous les jours. Je n'ai rien.

Théodore scruta l'apparence filiale. Il fronçait les sourcils, très attentif. Puis ce fut soudain un rire.

- Chagrin d'amour?, hein?

Il donna une grande tape dans le dos de son fils.

~~xx~~ - J'ai deviné, hein?

Il chantonna :

- Plaisirs d'amour - ne durent qu'un instant - Chagrins d'amour - durent toute la vie.

Il se sentait de fort belle humeur. Il prit ~~xxxxxxx~~ Bernard par l'épaule et le serra contre lui.

- Raconte-moi ça.

- Mais tute trompes, ppa. Je t'assure que ~~je n'ai~~ ^{je n'ai} rien.

Doucement il se dégagea. Théodore reprit un ton sérieux.

- Bast, ne me raconte rien si tu veux. Je te comprends. A ton âge, on trouve que le mystère assaisonne l'amour. Et tu as toujours été d'un caractère secret. Du moins tu ne t'es jamais ^{beaucoup} confié à moi.

Soudain il ~~prit~~ devint excessivement grave.

- Tu n'as pas attrapé une sale maladie au moins?

- Oh non. Puisque je te dis ^{que je n'ai} ~~qu'il n'y a~~ rien.

- Tu ferais mieux de me le dire. Tu sais qu'il faut

se faire soigner dans ces cas-là. Pas de ~~fausse~~ honte.

~~Je n'ai rien.~~

- Je n'ai rien.

- Alors qu'est-ce qu'il y a? Tu t'es disputé avec elle?

- Je n'ai rien.

- Elle en aime un autre?

- Je n'ai rien.

- Elle n'est pas venue à un rendez-vous?

- Je n'ai rien.

- Bon, alors va mettre ton pardessus et que ça saute, sinon nous allons être en retard.

Lorsqu'ils arrivèrent chez Sénateur, les invités étaient déjà arrivés. M.M. Nantout, Sacqueville et Duplanchet menaient grand train autour d'une bouteille d'absinthe que l'oncle avait sorti de sa cave. On discutait de l'avenir du port du Havre, du chemin de fer de la Seine Maritime et de la perfidie des Rouennais qui faisaient tout pour empêcher le dit chemin de fer d'être construit. Après les souhaits d'usage, Théodore se joignit à la discussion avec fougue. Ce n'était d'ailleurs pas une discussion, car tout le monde était d'accord sur le bien-fondé des réclamations franciscopolitaines, mais plutôt une série d'invectives contre les prétentions oppressives du chef-lieu du département.

Sénateur avait insisté pour que Bernard bût au moins un doigt d'absinthe. Bernard buvait d'un air égaré.

Dans une autre partie du salon, débarrassé de ses housses pour la circonstance, mesdames Sacqueville et



Duplanchet et mademoiselle Duplanchet papotaient avec Thérèse. L'élément mâle et l'élément femelle ne se conjuguèrent que pour se rendre à table, autour de laquelle ils se rangèrent en ordre alterné. Naturellement on avait mis Bernard à côté de mademoiselle Duplanchet. ~~MADAME DUPLANCHET~~ ^{simultanément} Et l'on attaqua les huîtres et les histoires d'empoisonnement, provoqués par ces lamelli-branches. Tout en noyant ces malheureuses bêtes sous un flot de vinaigre parfumé d'échalotes, madame ~~DUPLANCHET~~ ^{Duplanchet} voyait avec déplaisir l'indifférence totale et grossière que le fils Lehaumeau portait à sa voisine, attitude dont il ne se départit pas un instant tout au cours de ce festin. Madame Duplanchet ne fut pas seule à noter cette ~~mauvaise~~ conduite; Thérèse s'en étonna. Mais les autres pintaient et bafraient trop fort pour s'intéresser même passagèrement à une mélancolie. Théodore l'avait oubliée, le vin aidant, et s'était réinstallé dans sa belle humeur maintenant alcoolisée.

Au champagne, on porta des tostes : à Sénateur Lehaumeau et à ses cinquante ans; à Charles Lehaumeau, combattant; aux deux fils Sacqueville, également combattants; au fils Duplanchet, non moins combattant; à la victoire de la France et de ses Alliés; à la corde qui pendrait Guillaume. Après le champagne, on se leva pour aller siroter des liqueurs dans le salon, ~~Thérèse~~ et tandis que l'on cherchait sur quel jeu de société on allait terminer la soirée, Thérèse s'aperçut que Bernard n'était plus là.

Elle le retrouva dans la chambre de Charles, cham-





bre que Bernard avait occupée durant les premiers mois de la guerre, lorsque son père était parti pour Berlin et qu'il était venu habiter chez son oncle. Il s'était assis sur le lit et, penché en avant, regardait distraitement ses mains croisées en se balançant un peu. Thérèse se s'assit à côté de lui.

- Tu es triste, Bernard?

Il ne répondit pas, ne tourna pas la tête.

- Tu es triste?

Elle aurait voulu le serrer contre elle affectueusement; mais il lui paraissait maintenant si grand, si fort qu'elle ~~s'examina~~ ^{était} gênée même de se sentir seule à côté de lui, assise sur ce lit. Elle avait à peine cinq ans de plus que lui.

- Tu peux te confier à moi, Bernard. Je te comprendrai. Et tu sais bien que je ne répèterai pas ce que tu me diras. Si tu avais une soeur, tu ne te confierais pas à elle?

- Non, dit Bernard.

Il leva la tête et la regarda.

- Mais à vous je veux bien.

- Tu es amoureux?

- Oui.

- De qui ?

- D'une anglaise.

Une anglaise?

- Oui. C'est une whack.

- Une quoi?

- Une W.A.A.C. Elle est soldat, quoi. Habillée en





- Voici deux semaines que je ne l'ai pas revue. Je l'ai attendue, mais elle n'est pas venue. Peut-être est-elle partie pour une autre ville, peut-être n'a-t-elle plus le droit de sortir. Je ne sais pas. Peut-être ne veut-elle plus me revoir.

- Pourquoi ne lui écris-tu pas? Tu sais son nom?

- Oui. Helena Weeds. Mais elle ne sait pas le mien.

- Cela ne fait rien. Tu le lui apprendras.

- On ouvrira cette lettre peut-être. ^{Leur} ~~xx~~ correspondances ~~doit~~ être surveillée. Ça paraîtra sans doute ~~wxwxwxwx~~ curieux qu'elle reçoive une lettre du Havre.

- Puisque sa mère est française, elle peut bien avoir des parents ~~français~~ en France. Ecris-lui comme si tu étais son cousin - ou sa cousine, et arrange-toi pour qu'elle comprenne qui est en réalité son correspondant.





Bernard, jusque là fort grave, ne put s'empêcher de sourire. Thérèse rougit.

- Je n'aurais jamais ~~xxxxxxx~~ imaginé cela, dit-il d'un air qu'il s'efforçait de rendre bien benêt. Vous me sortez d'embarras, ajouta-t-il d'un ton neutre.

Il la regarda fixement et Thérèse rougit plus fort, devinant l'interrogation; et-elle employé de pareils trucs pour tromper l'oncle Sénateur; et Bernard, la voyant rougir plus fort, se mit à rire, comme s'il venait de lui jouer un bon tour.

- Pourquoi riez-vous? Lui demanda-t-elle sévèrement.

- Je ris parce que vous rougissez.

- Et pourquoi croyez-vous que je rougis?

Bernard ne répondit pas et reprit un air d'ignorante sottise. Il y eut un silence.

- Vous êtes très méchant, finit par dire Thérèse sans conviction.

- Et vous très gentille.

Il se leva et vint s'asseoir près d'elle et la prit par l'épaule et la serra affectueusement contre lui d'une façon protectrice, comme son père avait l'habitude de lui faire, à lui, Et se sentait très fort et très grand et très mûr, et un homme plein d'expérience.

- Comment diable avez-vous pu épouser l'oncle Sénateur? Je me le demande.

- Voyons, Bernard, comment osez-vous?

- Vous l'aimez vraiment mon vieil oncle?

- Mais certainement. Laissez-moi maintenant.



EU
3/10/63
63

- Voyons, ma chère tante, ne vous fâchez pas. Je vous taquine un peu.

- C'est bien ce que je ~~veux~~^{te} reproche. ~~XXX~~^{tes} taquineries sont de bien mauvais goût.

- Bah. Entre camarades.

Thérèse ne put soutenir plus longtemps sa noble attitude. Tous deux se mirent à rire. Bernard la serra contre lui.

- Vous êtes chic avec moi.

Maintenant il marchait de long en large dans la pièce. Il ne riait plus et réfléchissait très fort.

- Ce qu'on veut, on l'obtient toujours, pas vrai. Il n'y a qu'à s'obstiner, à se concentrer. Je veux la revoir, je veux la revoir, je veux la revoir. Même si on l'a envoyée dans une autre ville, la force de ma pensée doit pouvoir la faire revenir, influencer son destin. J'ai lu ça dans Balzac; ça ou autre chose, en tout cas c'est ce que j'ai compris. Vouloir.

Il s'arrêta devant Thérèse qui ~~avait repris son travail~~ avait repris son travail.

- Qu'est-ce que vous en dites?

- Tu as peut-être raison.

- Peut-être ! Ecoutez, si vous voulez avec moi la même chose que moi, ma volonté sera encore plus forte.

- Tu as besoin d'aide? Moi d'ailleurs, au lieu de Vouloir, je dirais Aimer.

Bernard ne répondit pas ; puis :

- Je crois que je suis amoureux.

Il ajouta :





- Comment sait-on que l'on aime? Parce qu'on pense. Helena, j'y pense toujours, j'y pense toujours le jour la nuit le soir le matin quand je me lève quand je me couche quand je m'endors quand je me réveille quand je mange quand je marche ~~et~~ quand je travaille ou quand je ne travaille pas. Ma grand'mère chantait : " si c'est ça ce qu'on appelle aimer, eh bien oui j'aime j'aime". Elle avait une voix chevrotante, vous ne l'avez pas connue. Et une femme, comment sait-elle qu'elle aime? Expliquez-moi ça, ma bonne tante Thérèse. Par exemple y pensez-vous la nuit le jour à l'oncle Sénateur? Ou à quelqu'un d'autre?

- Je ne me fâcherai plus puisque nous sommes maintenant camarades.

- Oui. Vous êtes une amie. ~~Tant que vous êtes une amie~~
~~vous savez, Thérèse, je vous aime. Comme~~
~~me une tante, naturellement. Comme~~
me une tante.

Quelqu'un ~~se~~ surgit.



- Eh bien, s'écria Théodore, qu'est-ce que vous faites là tous les deux ? On vous cherche partout.

Thérèse se leva d'un air coupable, ~~xxxx~~ ne sachant que dire. Bernard ne cherchait même pas. Il se leva ensuite, lentement. Théodore les regardait sévèrement.

- Je comprends. Confidences, hein ?

Il prit Thérèse par le bras et l'entraîna.

- Je ne vous demanderai même pas de me répéter ce que Bernard vous a dit. Je le devine.

On joua au nain jaune. Bernard gagna toutes les parties au total deux francs cinquante.

- Heureux au jeu malheureux en amour, s'écria Sénateur de derrière son rideau de fumées alcooliques. Méfie-toi de ta petite amie, ah ah.

Mademoiselle Duponchet rougit. Et Thérèse, mais pour d'autres raisons.

On se quitta très tard, sur le coup d'onze heures.

- Alors vous venez Dimanche, dit Sénateur à son frère.

- Non. Pas ce dimanche-di. Je suis pris. Je dois déjeuner avec des anglais, des officiers de la Base.

Malgré sa tristesse, Bernard s'en étonna.





V I I

Après la messe, Bernard s'attendait à ce que son père le quittât pour se rendre à ce déjeuner dont il avait parlé à l'oncle Sénateur. Aussi le vit-il avec surprise rentrer avec lui à la maison et s'installer à table en sifflotant ~~des airs~~ guillerettement des refrains régimentaires.

- Tiens, ppa, je croyais que tu déjeunais avec des officiers anglais de la Base.

- Déjeuner remis.

- On aurait pu aller chez mon oncle.

- Trop tard pour s'inviter.

Il répondait avec une insouciance évidente et mentait sans vergogne. Bernard le regarda avec une extrême curiosité.

- Qu'est-ce qu'on fait après déjeuner ppa?

- Ce que tu veux.

Il déploya son journal et se mit à éplucher le communiqué en silence.

- Nous allons au cinéma? demanda Bernard d'un air bien candide.

- Tu peux faire ce que tu veux. Tu as quartier libre.

- Et si on se promenait le long des quais?

- Je ne t'en empêche pas.

Il se frotta les mains.

- Tu ~~vaix~~ te souviens de ce que je te disais l'autre



~~Il se leva à six heures et se dirigea vers la villa.~~
Sur les deux coups de deux heures, il arriva devant une ~~petite~~ petite villa que gardait un chien de faïence et sur le toit de laquelle dormait un chat de même matière. Dans le jardin que l'hiver desséchait, il y devait pousser des géraniums et des héliotropes. ~~Il se pencha sur le rebord de la fenêtre et regarda à l'intérieur.~~ Des ppules caquetaient. Théodore sonna.

Et ce fut Annette qui vint lui ouvrir en courant en criant ?

- Oh alors si je suis contente si je suis contente.

- Bonjour ma petite Annette.

- Bonjour monsieur Amelette, dit la petite ?

- Comment ? ah oui, dit Théodore qui avait oublié son pseudonyme. Alors, je t'emmène au cinéma ?

- Oui msieur Amelette. Entrez donc, vous verrez ma Grande soeur Madeleine.

La Grande soeur Madeleine apparut au sommet du porron.

- Entrez donc monsieur, cria-t-elle.

Elle était vêtue d'un kimono(?) entrebâillé qui laissait voir une tranche de mollet. Elle avait aussi les cheveux coupés. Bref elle avait tout l'air d'une mauvaise fille.

- Mais entrez donc.



Il entra. Elle lui serra cordialement la main et le fit pénétrer dans une pièce dénommée salon toute tapissée de drapeaux des nationalités les plus diverses et les plus en guerre et de photographies d'officiers d'armes variées mais en général britanniques.

- Mes filleuls, dit-elle.

Et elle alla crir une bouteille de ouisqui.

Polo, le petit garçon, surgit alors dans un endimanchement soigné.

- Alors on va au cinématographe? Où?

- C'est gentil de les emmener au cinématographe, dit Madeleine, moi si j'ai si peu le temps de m'en occuper. Songez donc monsieur que depuis l'âge de quinze ans, c'est moi qui doit m'en occuper de ces mioches.

- On est ton frère et ta soeur, dit Annette, on n'est pas des mioches.

- La ferme, dit Madeleine. Oui, monsieur, il faut que je les fasse vivre, alors vous comprenez. C'est pas de ma faute si la société est faite comme ça.

- Ni de la mienne, entendait Théodore qui ne goûtait ^{plus} par les moindres soupçons de revendications sociales.

- D'ailleurs je m'en plains pas, ajouta la grande soeur.

- Faites bien, pensa Théodore qui se remit à sourire, désinquiété.

- Alors on les met? demanda Polo.

- Comment? ah oui, dit Théodore.

- Veux-tu labouvier, dit Annette.

- La ferme les mioches, dit Madeleine. Vous êtes interprète je crois monsieur?



- Quelque chose comme cela, dit Théodore. Hm hm, ~~si~~
fameux ce ouisqui.

- Il nous coûte pas cher, dit Polo.

- Tu vas te taire? dit Madeleine. Bin oui, un cadeau.

- Une jolie femme reçoit toujours des cadeaux, dit Théodore.

Annette lui flanqua un coup de pied sous la table.

- Alors, on va-t-i au cinéma?

- Je les emmène, dit Théodore en se levant.

- Faites bien attention à eux. C'est ce que je crains le plus ~~pour eux~~ les mauvaises fréquentations. Je me méfie. Y en a tellement à l'heure actuelle des voyous et des satyres.

- Vous pouvez me faire confiance.

- Sûrement. Vous avez fait la guerre? Alors.

Sur ce, les expédia. Un captain Anzac devait s'amener. L'homme et les deux gosses prirent le tram.

- Elle est très gentille votre soeur, dit Théodore.

- Elle est gentille mais elle est pas honnête, dit Polo.

- Hi hi, dit Annette, ce qu'il est vache.

~~dit Théodore~~
- Chht, chht, il ne faut pas vous exprimer comme cela.

Annette donna à son frère un grand coup de coude dans les côtes avec accompagnement de clin d'oeil. L'autre répondit par une ample grimace d'accord.

- Vénstablement, dit Théodore, je ne peux vous promener si vous vous exprimez comme cela.

- Ça va ça va, dit Polo. On a compris on est pas des oies.



- Hi hi, dit Annette.
 - Garnement, dit Théodore.
 - Alors où vous nous emmenez? On a déjà vu le programme du Gaumont.
 - Je vous emmène au Pathé.
 - Ça c'est chouette alors, dit Polo. Vous nous payez des orchestres?
 - On est jamais allé qu'au poulailler, dit Annette.
 - On va voir, on va voir.
 - On va voir quoi? demanda Polo.
 - Pas d'impudence, dit Théodore.
- Un bonhomme s'assit en face d'eux. Ils se turent.
- Devant le Pathé une foule épaisse noircissait le trottoir. Elle coulait lentement à l'intérieur, comme du bitume.
- Merde, dit Polo, on va pas avoir de place.
 - Polo, dit Théodore, si tu continues à t'exprimer comme cela, je ne t'emmènerai plus.
 - Bien fait, dit Annette.
 - Mon bail, dit Polo. Madeleine elle a dit que je vous laisse pas seuls. Kss kss.
 - Allons les enfants, dit Théodore, taisez-vous.
 - Je veux bien me taire, dit Polo, mais ^{comme} ~~quand~~ qu'on va entrer?
- Maintenant il avait envie de pleurer, devant tout ce monde.
- Une surprise, dit Théodore. J'ai loué des places.
 - Mince alors, dit Polo. Tu t'imagines: des places xxx louées.



Tous trois guidés par un avorton rouquin s'assirent dans des fauteuils d'orchestre.

- Ça alors, dit Polo. Des orchestres.

- Ce que vous êtes gentil, monsieur Amelette, dit la petite.

Théodore mit Annette à sa droite et Polo à sa gauche. Derrière eux il y avait deux rombières, un peu plus loin un réformé, ^{par là par là des commerçants des fonctionnaires pas en âge de porter les armes} Le reste des spectateurs étaient britanniques. Une masse bruyante de casquetteux occupait le poulailler. De temps à autre un mégot ou un bonbon à moitié sucé tombait sur les rupias du parquet. L'orchestre, à l'heure indiquée sur le programme, se mit à jouer l'hymne national serbe, ce qui ne parut effectuer aucune perturbation notable sur la population accumulée en ce lieu de plaisir. L'hymne national serbe fut suivi de l'italien, ce qui suscita quelques réactions : çà et là quelques personnes se levèrent. Les autres, ignorants de la mélodie macaronique, commençaient à s'impatienter, avides de spectacle. Lorsque l'orchestre racloivra le Bouilly cranié tsatsa, une masse plus importante se dressa, en l'honneur du petit père. Enfin le Godesavétequinge mit la foule entière dans une attitude respectueuse; les militaires britanniques avaient fini de rigoler. Leur flonflon national avait l'air de les empaler. Puis ce fut la Marseillaise. Puis tout le monde se rassit.

- Quelle barbe, dit Polo. Quand c'est-y qui vont commencer?



73
C.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES

- Patience, dit Théodore, patience.

- C'est trop long toute cette musique, dit Annette.

- Il faut bien rendre hommage à nos Alliés, dit Théodore.

- C'est des histoires qui sont pas de mon âge, dit Polo. On vient ici pour s'amuser. Hein, Annette?

- Discute pas comme ça avec le monsieur, dit Annette.

- On a ^{bien} droit de dire ce qu'on pense, dit Polo, même quand on est à l'orchestre. Comme disait papa, et la République alors?

- Parle ^{pas} de papa, dit Annette.

- Mais, dit Théodore, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez un papa.

- Bien sûr, dit Polo, j'ai des copains qu'en ont pas. Nous deux Annette, on en avait un, un bath ~~maxime~~ un chouette. Seulement ça fait deux ans qu'on l'a pas revu. Alors on s'en passe.

- Il est prisonnier, dit Annette.

- Oui, dit Théodore. Il s'est planqué chez les Boches. La guerre, ça lui disait rien.

Théodore entendit derrière lui une des rombières qui disait, c'est scandaleux, et l'autre, des petits voyous qui ne sont pas à leur place. Il les examina de biais et reconnut, avec un certain malaise la belle-mère de Duplanchet. Tandis qu'il décidait de faire mine de rien, Polo, sans prendre conseil, relevait le gant et se tournant parla en ces termes :

- Dites-donc les ménagères, pouvez-pas parler plus poliment?

C.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES



- Oh, dirent les dames.

- Silence, dit Théodore.

- Je l'avais bien ~~dit~~ vu: un petit voyou, dit la belle-mère de Duplanchet.

- J'ai payé ma place, dit Polo, vous avez pas le droit de m'emmerder.

- Un scandale, dit l'autre dame qui se mit à tortiller les bras dans l'espoir insensé de récupérer l'aide du rouquin avorton faisant office d'ouvreuse.

Tout autour et alentour les militaires britanniques riaient confortablement de la dispute, sans comprendre d'ailleurs ce qui se passait. Annette avait décidé de ne pas s'intéresser à la querelle et déchiffrait le programme, médiocrement imprimé sur du papier glacé. Polo s'en prenait maintenant à Théodore.

-- Dites donc monsieur Amelette, vous avez entendu ce qu'elles m'ont dit les duchesses? Elles m'ont ~~dit~~ dit que j'étais un voyou. Vous allez pas me défendre.

- Silence, dit Théodore.

A ce moment la nuit tomba, la projection ronfla, l'orchestre clabauda, Pathé-Journal s'annonça, le poulailler siffla.

- Ah la barbe, dit Polo.

- Ah la barbe, dit Annette.

- C'est très intéressant Pathé-Journal, dit la b.m. de Duplanchet à très sonore voix. Cela pourrait instruire le peuple, mais le peuple refuse de s'instruire.

Théodore trouva que c'était bien vrai. Les enfants





n'entendirent pas cette remarque désobligeante, car ils s'étaient mis eux-aussi à siffler. Les actualités présentaient en effet au public une cérémonie officielle à l'Université d'Oxford; le poulailler prenant les professeurs en toge pour des curés manifestait énergiquement ses convictions anticléricales, sans d'ailleurs choquer les militaires britanniques pour qui les sifflets n'avaient point cette valeur réprobative. Bref, tout le monde était content, sauf des bourgeois français qui comprenaient eux, grâce à leur instruction. Ensuite on vit les cuisinots aux armées et la bonne vie des tranchées et puis deux ou trois autres choses de cet aussi peu intéressant format. Pathé-Journal terminé, la lumière se fit et le poulailler fit ah. ^{Le} soulagement général s'accrut chez Théodore d'un soulagement particulier lorsqu'il s'aperçut que la B.M. et son amie avaient changé de place grâce à la corruption de l'ouvreur.

- Tiens les vieilles ont décanillé, dit Polo.

- Alors ça vous a amusé? demanda Théodore.

- Ah non, répondirent les enfants.

Polo, négligeant ~~sa~~ la présence du monsieur, se pencha vers sa soeur,

- Eh . Annette.

- Quoi?

- T'as vu derrière?

Ils avaient maintenant comme voisins un officier australien accompagné d'une poule, une belle, dans le genre ce qu'on fait de mieux sur la place du Havre.





- T'as vu, dit Polo, c'est Guiguitte.

- Mince alors, dit Annette. ~~XXXXXXXXXX~~ Elle est venue en ce moment.

- C'est pas le même que la dernière fois, dit Polo. La nuit se fit de nouveau et ah fit le poulailler qui de nouveau déçu par un documentaire sur l'équitation exprima en oh sa consternation. Cependant indifférents à l'effet produit des chevaux noirs dansaient sur l'écran.

- La barbe, dit Polo.

Puis, ralentis, s'envolèrent tout doucement au-dessus d'une haie.

- Cqu'ils sont bien dressés, dit Polo.

- Qt'es bête, dit Annette, c'est parcequ'on tourne la manivelle moins vite.

Enfin, saluèrent et se retirèrent dans leur bobine-étable, à la satisfaction du public.

- C'est la barbe tout ça, dit Polo.

- De quoi que tu te plains, dit Annette, puisque tu paies pas.

- Je sais bien que c'est pas monsieur Amelette qui a fabriqué le programme, dit Polo.

- Vous allez voir maintenant, dit Théodore, les nouvelles aventures de Nick Winter.

Ils virent en effet les ^{nouvelles} aventures de Nick Winter en trois parties, L'arrestation d'une bande de vauriens par le courageux et ~~omnipuissant~~ détective



V I I I



Depuis ces hebdomadaires et dominicaux déjeuners avec les officiers anglais de la Base ; de nouvelles habitudes s'instaurèrent. ~~WAWWKKKK~~ Des carambolages d'invitations, des cristallisations de politesses établirent la règle du dîner chez Lalie, en compagnie de Sénateur. Celui-ci avait suffisamment vexé humilié les Weiler en ne les invitant point à son anniversaire pour maintenant leur concéder ses dimanches soirs. Quant à Théodore, il était si sûr de la discrétion de son fils, qu'il n'avait cru nécessaire ni de lui demander le secret quant à la non-existence des hebdomadaires et dominicaux déjeuners avec les officiers anglais de la Base, ni de lui fournir la moindre ~~XXXXXXXX~~ explication quant à ses sorties également ~~WAWWKKKK~~ hebdomadaires et dominicales.

Le dimanche qui suivit la prise de Bucharest par les Allemands, Bernard vit donc ~~WAWWKKKK~~ comme de coutume, nouvelle coutume, son père disparaître avec la dernière goutte de café. Il resta quelques instants seuls devant de la vaisselle vide, mais bien vite la bonne vint razzier la



la superficie de la table. Il se leva'lorset, dans sa chambre, hésita sur l'emploi de son ~~trax~~ temps : ni travail, ni fouballe, ni rendez-vous avec Helena. Ni lecture : il avait fini le Balzac que lui avait prêté Madame Dutertre et ne songeait point encore à relire. Un rapide examen de sa bibliothèque ne lui offrit rien d'actuel. Il sortit.

Un tramway l'emmena jusqu'à l'Eure, d'où il revint par les quais et les quartiers ouvriers une longue promenade à travers un monde de travail ~~wwwvllwv~~ et d'horreur. En cette après-midi sabbatique, la solitude était par endroit totale, démesurée. Partout l'espace, gros de désespoir et de vice, semblait prêt à engendrer des ~~whwxwkwvbiw~~ monstres et des catastrophes. De rares et lourdes gouttes d'eau se mirent à tomber, crevant l'empâtement du ciel, et de leur éclatement sur le sol ne semblait pouvoir germer que des ombres criminelles et perverse, abominables, accablées.

De tout temps, M. Lehameau avait voulu communiquer à son fils sa répulsion absolue et fanatique pour la plèbe du port et des usines, pour la racaille en casquette, pour les prolétaires bruyants



et sales. Il complétait son enseignement par l'exemple et les lui montrait martyrisant leurs enfants, insultant les honnêtes gens, ivrognes, brutaux, crasseux, révoltés. Certains quartiers de la ville, ~~à l'instar~~ avec leurs taudis pavoisés de linges et grouillant de mioches, avec leurs bordels et leurs estaminets, représentaient pour lui sur terre l'image la plus proche de l'enfer, ~~à l'instar~~ à supposé que ce lieu existât. Il y conduisait parfois Bernard désirant que ~~quelque chose~~ se développassent en son cœur la haine et l'écœurement que provoquait en lui le spectacle de cette race maudite, lie infecte que les ~~quelques~~ désordres de la guerre menaçaient de faire monter à la surface.

~~quelques~~ Bernard, tout en écoutant respectueusement les théories de son père, avait pris goût à ces expéditions moralisantes, ^{sans doute} non parce qu'elles le moralisaient, et, lorsque plus grand, les avait réitérées, seules. Alors il constata que les classes dangereuses, comme disait M. Lehameau, l'étaient passablement. ~~quelques~~ Deux fois il avait été moulu à coups de talon par des anonymes à mégot; ce qui lui avait appris l'utilité des retraites stratégiques, d'autant plus qu'il était bon coureur. Il put s'assurer de la véracité d'histoires de chats ou de chiens morts dans les tourments, de gamins ou gamines putragés ou violentés, de méfaits ^{pervers} divers et plus ou moins gratuits. Quant aux plébiens qui ne se saoulaient pas à mort, qui ne couchaient pas avec leurs filles et ^{qui} ne distribuaient pas des coups de couteau à tort et à travers, ceux-là étaient ~~même~~ pacifistes. Quelques-uns mêmes capitalisaient tous les vices.



tocratie britannique, il se leva et sans se presser se rendit au domicile des Weiler, une assez grande maison précédée d'un jardin, moitié en fraîche par la négligence de Lalie, moitié dévasté par les prétentions agronomiques de son Adolf (à Lalie). Un carillon annonçait les visiteurs qui passaient ensuite devant ^{une} la niche ~~du~~ du fond de laquelle aboyait timidement ~~whxxxxxwxxxxw~~ un begger allemand mélancolique, non tant à cause de sa nationalité que du plomb qu' Adolf avait fixé au bout de sa queue afin de la lui faire trainer, ce que le suisse considérait comme de la dernière élégance pour un chien de cette espèce.

Bernard trouva la famille qui discutait le coup autour d'une bouteille de porto: son père faisant tout un plat de la prise de Bucharest par les Boches, son oncle minimisant l'incident, son cousin claironnant son indéfectible confiance dans les talents du maréchal Joffre, Thérèse, Lalie, et, tiens, un étranger (à tous les points de vue) qui lui fut présenté sous le nom de Queck comme étant un ami du maître de maison.

- Alors, lui dit Sénateur, qu'est-ce que tu as fait de ton après-midi? Tu as couru après les filles? ah ah.

- Oui, mon oncle, j'en suis tout essoufflé.

- Ah ah. Excellent, excellent.

- Voilà sûrement ce qu'on appelle l'esprit français, dit le nommé Queck.

Les français présents cherchèrent à pénétrer rapidement le sens de cette remarque, inspirée par la naïveté ou par le mauvais goût. Sénateur ~~pratique~~



opéra un tir de barrage immédiat en racontant l'anecdote classique de Rivarol à Hambourg, ce qui ~~parut~~ parut ne faire rire les suisses que du bout des dents. Après cette escarmouche, la conversation ~~reprit~~ reprit sur des thèmes habituels et diverses perspectives stratégiques furent examinées. Ce pendant, Bernard cherchait à identifier le Queck, devenu si lencieux mais non inerte : ~~il~~ il semblait par sa présence vouloir signifier quelque chose.

Soudain, au grand effroi de l'assemblée, Lalie exceptée Weiler se leva pour aller faire un petit tour à la cuisine. Il avait également des idées en gastronomie, et ~~avant~~ avant chaque repas il ~~se~~ se piquait au fourneau devant lequel s'étio^{er}lait une orpheline au pain. L'orpheline parvenait à confectionner des nourritures convenables, Adolf les lui salopait, mixturant, incendiant, décomposant. Ce soir-là, il lui parut particulièrement génial de faire raper dans le potage un camembert en plâtre que la veille ils n'avaient pu entamer, d'incorporer un régiment de clous de girofle au gigot et de poivrer la crème renversée. Il revint, fier.

D'ailleurs sa Lalie aimait ça, et tout ce qu'il faisait son Adolf. Lalie appartenait à la branche pauvre de la famille Lehameau. Elle avait à peine au de papa et sa mère une épaisse et paresseuse bonne femme, ~~qui~~ qui l'éleva dans la crasse et le négligis. Théodore et Sénateur l'appelaient la cartomancienne, d'abord parcequ'elle savait tirer les cartes et se les tirait à longueur de journées,



et ensuite qu'elle s'habillait de couleur voyantes et sales et s'entourait de chats puants. Lorsque sa fille fut nubile, elle s'empressa ~~de~~ de la marier avec le premier quidam qu'elle pût pêcher, en l'occurrence un petit suisse dans le coton, un nommé Adolf Weiler. Puis elle mourut d'un empatement des forces vitales.

Lalie et son Adolf la sautèrent pendant quelques années puis finalement la guerre vint et alors Weiler se mit à empocher des sommes considérables avec une aisance qu'il attribuait à son génie commercial jusqu'alors méconnu. Il trafiquait de tout, achetait des wagons d'ail et des péniches de lait condensé, revendait des trains d'oignons et des cargos de crème de gruyère. Enfin ils purent jouir de la belle vie, et ~~habitèrent~~ achetèrent une belle villa. Ils achetèrent aussi des bijoux, des fourrures, des pendules et de la verrerie. Tout ça naturellement, ils ne le revendirent pas. C'était pour eux, à conserver.

Enfin, enfin, Lalie put se revenger de ses cousins fonctionnaires, autrefois si méprisants. C'était elle la plus riche maintenant. Elle chargeait de bouchons de carafe les deux fois cinq doigts de ses mains et trébuchait sous le poids de peaux de bêtes qui lui descendaient jusque sur les talons, lesquels restaient d'ailleurs éculés, ce qui faisait dire à Théodore, pauvre Lalie, elle est née avec du noir sous les ongles, ce n'est pas à son âge qu'on apprend à se le gratter. Mais son triomphe sur le terrain économique et financier ne cachait point à Lalie son infériorité matrimoniale. Elle sentait, elle subodorait constamment le mépris des deux frères pour





son Adolf né hors-frontière. Et pourtant 'l'était plus patriote qu'emm, son Adolf, tout au moins que Théodore; 'l'était pas pessimiste, lui; 'l'avait confiance, lui; et quant à prétendre qu'il aurait bien pu s'engager dans la Légion, 'l'aurait bien plus de services à la France en lui facilitant son ravitaillement. Elle pouvait donc marcher le front haut, traînant ses fourrures, charriant ses bagues et remorquant son Adolf; car il était de petite taille.

Attaquée devant les péribles succulences préparées par l'orpheline et revues par le suisse, la société continua son bavardage, glissant de Bucharest à la guerre des Balkans, de Constantinople au tsar, de l'exposition de 1900 à la tour Eiffel, de la télégraphie sans fil à l'espionnage. A un détour de la conversation, M. Queck ayant été interpellé prénommément par son compatriote, Bernard ~~réussit~~ put enfin identifier M. Frédéric. Celui-ci, percevant cette reconnaissance, en notifia réception par un signe discret, que Bernard ne parut point vouloir comprendre.

Après le dîner, la plupart des personnes présentes entreprirent de subtiles manoeuvres en vue d'entretiens particuliers. Thérèse avec Bernard, Sénateur avec son frère, M. Frédéric avec Bernard. Mais Adolf ayant défié Sénateur au jacquet, et la teneur du défi exigeant la présence prétendument intéressée de Queck, Thérèse et Bernard réussirent les premiers à se rejoindre, hors de la confusion.





- Vous connaissez ce M. Queck ? demanda Bernard.

- Non, répondit Thérèse, c'est la première fois que je le vois. Pas sympathique. Et alors, Bernard?

- Alors? A quel sujet ?

- Tu me trouves indiscret? Tu as raison.

- Non non pas du tout. Elle m'a répondu. Je l'ai revue. Hier. Merci. Elle était avec une amie. Elle ne doit plus sortir seule. Elles ne doivent pas sortir seules. C'est interdit. Et elles doivent être rentrées avant le coucher du soleil. Voilà pourquoi elle ne pouvait plus venir. La discipline. On craint que ces jeunes filles ne se conduisent mal. Nous nous sommes un peu promenés. Il y avait cette amie avec elle. Elle ne parle pas français, elle. Ça fait de drôles dialogues. De trilogues. Elle est très discrète, cette amie. ~~Enfin~~. Tout de même, c'est assez gênant. On ne sait pas au juste quelle sorte de chaperon c'est. Je veux dire : quelque fois je me demande si ce n'est pas Helena qui lui a demandé de venir, non les autorités militaires. Enfin. Tout de même. J'étais heureux. Et grâce à vous. Merci encore, Thérèse.





EDITIONS DE LA
REVUE
FRANÇAISE



43, RUE DE BEAUNE
PARIS, VII^e
TEL. LITRE 28-01 A 28-03

REVUE N° 31, 807

OCTOBRE 1939

RAYMOND QUENEAU

UN RUDE HIVER

ROMAN

UN VOLUME EN UN DOUBLE COURONNE 20 fr
de compléments numérotés sur cette couverture 38 fr

On est en 1916 et au Havre, dans les camps anglais, travailleurs chinois et arabes, premiers *Charlots*. Depuis treize ans, toutes les saisons ont été vides au cœur de Bernard Lehameau, encerclé par un malheur qu'il n'a pu dépasser. La guerre offre de nouveaux thèmes à sa haine, une haine dirigée contre tout ce qui en outre, une haine dont il vit et dont il dépend, car jusqu'à la fin du livre, Bernard Lehameau ne dépend que de sa haine. On le voit aller, sa sympathie sur un à un, espion, faible, lâche, puis sur une catastrophe finale. Un bateau-hôpital anglais est torpillé en mer, et retombe en Angleterre une femme qu'il aime. Seule une jeune fille pourra arracher Bernard Lehameau à sa haine et à sa fatalité. Et c'est l'illumination de l'amour qui le retournera au front, comme les autres, à poursuivre la guerre sa nouvelle passion.

- LE CHIENDENT, roman de deux tomes (125) 18
- QUELLE DE PIERRE, roman (125) 15
- LES DERNIERS JOURS, roman (125) 20
- MODÈLE, roman (125) 16,50
- LES ENFANTS DU LIMON, roman (125) 12

ACHÉTEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE